

## RECHUTES

Radmila ZYGOURIS

Je voulais parler de la guérison à partir de trois modes du mal-être : la maladie, la malédiction et le malheur. De la guérison et du retour du mal, habituellement appelé "rechute". Et je voulais par rapport à ces modalités du mal questionner le statut de la guérison et de la rechute en psychanalyse. Je voulais... mais n'y suis pas arrivée. Je me suis éparpillée, puis perdue en cours de route... et puis tout cela ne me plaisait pas. J'y trouvais un petit air de débilité. Alors, j'aurais pu choisir de me taire. Mais quelque chose me titillait : pourquoi cette difficulté à traiter ce sujet ? C'est que le sujet n'est peut-être pas là où je pense. Alors je me suis dit qu'il pourrait être amusant de montrer comment un sujet se plante, et qu'il ne se plante pas n'importe où, ni n'importe comment. Je parlerai donc du sujet planté.

Ce que je voulais dire, il m'en reste des morceaux, je vais essayer de vous le raconter comme on raconte un souvenir. Dans les souvenirs il y a l'évènementiel. On en décolle lorsque cela prend l'allure plus noble et détachée de "pensées". Mais qu'est-ce donc que le souvenir de pensées ? De ses propres pensées ? Raconter et analyser, ce n'est pas pareil ; ce n'est pas pareil non plus que de raconter et de vouloir démontrer. Il m'avait toujours semblé qu'il fallait être convaincant quand on déroule pour les autres une idée. On ne peut pas simplement raconter. L'avantage du souvenir est qu'il n'a pas besoin d'être convaincant. Parce qu'il n'a pas besoin d'être vrai pour tout le monde. "Il est". C'est tout. D'où également l'avantage de se fabriquer de faux souvenirs pour dire ce que l'on pense, sans démonstrations. "Cela était". On se plante moins qu'avec une idée à dérouler. J'ai toujours vu cela comme un tapis rouge qu'on déroule sous les pieds du souverain qui débarque d'un train

ou d'un bateau. Est-ce que c'est ça par hasard le discours du Maître ? Le tapis rouge que l'on déroule sous ses pieds afin qu'il débarque à son aise ? Seulement, même avec les souvenirs, pour peu qu'on s'y attarde, il arrive qu'on se plante : le présente s'y immisce subrepticement, et de nouveau il y a risque que le sujet se plante. Sauf à raconter les souvenirs des autres : on revient alors au déroulement du tapis.

Mais au fait, voici ce souvenir :

"Cela m'est venu d'abord comme la constatation d'une chose assez simple : c'est que l'exigence concernant la guérison était infiniment plus grande face à la psychanalyse que face à la médecine. Lorsqu'un individu a une maladie quelconque, légère ou grave, que la médecin le soigne et l'en guérit, il aura eu une maladie et une guérison. Si par la suite il retombe malade, soit de la même maladie, soit d'une autre, la première séquence ne sera pas forcément remise en circulation (sauf cas rares d'une maladie effectivement mal soignée, mais c'est l'exception). On peut avoir une, deux ou trois maladies dans sa vie, on n'ira pas pour autant parler d'échec du traitement de la toute première thérapeutique. Il n'en est pas de même en psychanalyse. Après une première analyse, qui s'est terminée de manière satisfaisante sur le plan de la thérapie (il y a eu "guérison" des symptômes), s'il s'avère après quelques années qu'un individu souffre de manière telle qu'il lui semble bon d'avoir à nouveau recours à l'analyse, on dira alors volontiers qu'il y a eu échec de sa première analyse. C'est simplifié, mais courant. L'analysant n'est pas un malade banal. Ainsi j'ai débouché sur la question de la plainte.

Après un certain temps d'analyse, untel s'estimera guéri un autre, même s'il ne souffre plus des symptômes pour lesquels il est venu, continuera à se plaindre. Un autre encore s'estimera suffisamment amélioré pour parler de guérison, même si certains de ces symptômes persistent. D'autres encore, continuent l'analyse en

dehors de toute problématique de la plainte : mais là je me méfie : elle ne se donne pas à entendre en clair, mais elle est là.

Du côté des psychanalystes, du côté de la théorie, on s'est longtemps escrimé, et on continue, à trouver des critères de fin d'analyse qui ne dépendent pas exclusivement de l'aspect thérapeutique et de la disparition des symptômes. Ces critères varient en fonction des théories en cours, des modes de pensée, des moments. Bien évidemment, et cela semble être la seule constante, la question du transfert y est centrale. Cela appartient aux discussions sans fin des psychanalystes.

Ce qui m'intéresse d'avantage, c'est ce qui se passe côté analysant. Car ce n'est pas la même histoire. Côté analyste, il a ses idées... De la génitalité à l'objet total, en passant par la créativité pour aboutir à la destitution subjective et la chute du sujet - supposé - savoir. Quand l'analysant a vent de ces histoires il se débrouille pour fournir le matériel nécessaire à l'analyste, s'il veut le quitter sans drames. Parfois même, j'ai pu voir certains, avoir fini *pour* l'analyste, et être partis comme ils sont venus côté symptômes. On peut dire qu'ils étaient *sous* transfert. Que ne ferait-on alors pas pour avoir le quitus ?

On a pas analysé le transfert, mais l'analysant a pris en compte *le transfert de son analyste à sa théorie*.

Mais quand cela n'est pas le cas, qu'est ce qui fait que certains partent quand côté symptômes, côté souffrance, ça va suffisamment bien, et que d'autres dans ce même cas ne partent pas ? Ils restent et continuent leur analyse. Mais ils restent même parfois très, très, très longtemps. Et continuent à se plaindre. De ceci ou de cela, et de travailler le pourquoi et le comment. Des plaignants au long cours. Je pense qu'ils ont de bonnes raisons de rester. En réalité, j'ai l'impression que souvent

ils sentent que l'essentiel n'a pas encore été abordé, et ils restent en attendant. Que ça vienne, que ça leur vienne du dehors ou de l'analyste. Je ne parlerai pas ici du problème particulier de l'addiction à la psychanalyse, qui souvent est un problème culturel et non seulement personnel. Tant qu'il y a attente il y a transfert. Barthes, dans "Fragments d'un Discours Amoureux" (Seuil) en parle très bien.

Voilà quelques passages :

*Schönberg*

"J'attends une arrivée, un retour, un signe promis. Ce peut-être futile ou énormément pathétique : dans *Erwartung* (Attente), une femme attend son amant, la nuit, dans la forêt : moi , je n'attends qu'un coup de téléphone, mais c'est la même angoisse. Tout est solennel : je n'ai pas le sens des proportions".

Et plus loin :

*Winnicott*

L'être que j'attends n'est pas réel. Tel le sein de la mère pour le nourrisson, je le crée et le recrée sans cesse à partir de ma capacité d'aimer, à partir du besoin que j'ai de lui : l'autre vient là où je l'attends, là où je l'ai déjà créé. Et s'il ne vient pas, je l'hallucine : l'attente est un délire".

Et encore plus loin :

*E.B.*

"Dans le transfert, on attend toujours -chez le médecin, le professeur, l'analyste. Bien plus : si j'attends à un guichet de banque, au départ d'un avion , j'établis aussitôt un lien agressif avec l'employé, l'hôtesse... je dépends d'une présence qui se partage et met du temps à se donner- comme s'il s'agissait de faire tomber mon désir, de laisser mon besoin. Faire attendre : prérogative constante de tout pouvoir, passe-temps millénaire de l'humanité".

Je voulais juste parler de cette espèce d'attente qui s'installe parfois dans une analyse sans que l'on puisse dire ce que l'on attend. Il s'y dit des choses... mais est-ce que ces "choses"-là auraient mérité une demande d'analyse ? Non.

Mais qu'est-ce qu'on attend au juste ? On attend le retour, et on espère enfin l'inédit. On attend en quelque sorte la rechute, le deuxième tour de spirale. Il ne se passe pas grand chose. On parle en attendant. Comme si on attendait que le destin fasse signe et que la chose revienne pour de bon. La répétition semble présente en arrière-fond. Mais répétition de quoi ? De rien en particulier, rien de décelable. Aucun événement. Les souvenirs se sont légèrement épuisés, et s'ils reviennent, c'est pour la n-ième fois. Les mots, les mots et un silence de fond. La vie continue, il y a toujours quelque chose à dire, mais ça pourrait continuer toute la vie ... La pulsion de mort est là décelable dans son versant muet. On attend qu'elle s'accroche à quelque objet érotisable. Pourquoi pas un événement, un vrai. En somme, *on attend la catastrophe* (\*), la mauvaise rencontre, et tant qu'à faire autant être analysée dans ces cas-là." Fin du souvenir.

J'ai continué ainsi pendant des pages et des pages. Puis j'ai arrêté. Je vous raconte ce souvenir. Dans mon discours aussi il n'y avait pas de fin. Il y a toujours des choses à dire. Mais tout ce que j'écrivais, je le connaissais déjà. A la relecture, j'ai constaté la présence chez moi de la très belle trilogie : Inhibition, Symptôme, Angoisse. Bref, une rechute. Alors, je me suis dit, un peu d'analyse ne nuirait pas. Il n'est pas bon de ne respirer qu'avec sa tête. De quelle rechute pourrait-il s'agir que je suis en train de vivre et dont je ne parle pas ? Si rien ne me fait effet de trouvaille dans ce que je raconte, si je ne rencontre pas de butée dans ce déroulement, c'est que je suis dedans. Je ne peux pas vraiment penser : l'objet n'est pas détaché, et ne peut donc devenir objet de pensée. Il y a entrave.

---

\* Cf. Barthes : "Catastrophe : crise violente au cours de laquelle le sujet, éprouvant la situation amoureuse comme une impasse définitive, un piège dont il ne pourra jamais sortir, se voit voué à une destruction totale de lui-même". (op.cit.)

Quand j'ai eu tout jeté à la poubelle, voici ce qui m'est venu à la place :

*L'attente et la rechute du Collectif Evénement Psychanalyse* auquel j'appartiens. Celui qui a organisé ce Colloque, dans lequel je voulais parler de la rechute.

Collectif Evénement Psychanalyse. Mais qu'est ce qu'on a donc voulu faire en nous appelant ainsi ? Créer des événements ! C'est un programme, un intitulé, mais surtout *l'expression d'un vœu*. Faire événement, faire des événements. Et au fond, l'événement, je l'attendais toujours. Mais un événement, ça ne se programme pas, et un colloque est rarement un événement, sauf surprise, rencontres imprévisibles, un bouleversement... du nouveau.. Quel rêve !

Et dans une analyse, est-ce ainsi ? Qu'est ce qui fait événement dans une analyse ? Assurément pas un moment unique. Rarement la grande et belle histoire que l'on peut raconter. De rechute en rechutes, de trouvaille en trouvailles, de souvenirs jusqu'à leur épuisement, au travers de ces temps d'attente insatisfaites, peu à peu se frayent des chemins à penser, d'apparence triviale une fois parcourus même quand il est question d'horreurs ; chemins et traces à côté s'en écartant au gré du possible, de la voie magistrale et unique que semblait dessiner un destin. Destin toujours funeste car il n'a de sens que placé sous les auspices de quelques dieux. *Faire pièce au destin est bien l'arrogante ambition des analystes*. Faire pièce à la voie royale et unique des malédictions et des malheurs qu'on attend parce que l'on sait qu'ils ont été annoncés dans un passé récent ou lointain. On soigne la mémoire.

Et tout avait commencé comme ça : "les hystériques souffrent de réminiscences". Ces idiots avaient oublié d'oublier. Les analystes aussi souffrent de réminiscences. A-t-on seulement

le droit d'oublier Freud ? De ranger parmi ses *souvenirs* ce que l'on a appris de lui ? Et simplement le raconter ? Sans cesse nous revenons à nos scènes inaugurales. Qu'il s'agisse de Freud ou de Lacan ou d'un autre ancêtre. Or, ceci est une conduite de traumatisés et non de savants ! Vit-on chose pareille en quelque autre domaine de la science ou des Arts ? C'est folie que de croire à la psychanalyse ! Faire pièce au destin quand on ne sait pas pour nous-mêmes faire place au présent ? Et pourtant, c'est bien cela qui est inscrit dans ce *voeu d'Événement*. Seulement comme dans une analyse, le cheminement est long. Et comme en analyse, c'est par des petits moyens, juste en parlant, juste en écoutant... Et comme dans une analyse singulière nous n'échappons pas aux lenteurs du temps. Car là aussi nous n'avons que ces modestes moyens : juste en parlant, juste en s'écoutant, faire avancer peu à peu nos pas sur d'autres chemins que cette voie sacrée, ou sacrée voie unique du destin. Freud aura-t-il un jour le droit de mourir et de redevenir simple créateur ? Et après lui d'autres ? Et les analystes, d'être simplement des analystes, sans avoir à porter, comme on porte en soi les dictats des ancêtres mal-morts, leurs noms en adjectifs impériaux ?

Qu'un groupe d'analystes se donne le nom de "Collectif Événement psychanalyse" mérite alors qu'on s'y arrête un peu. Et pas étonnant non plus que je n'aie pas pu faire un papier bien séparé de cette problématique pour le quatrième colloque que nous organisons. Que je me débattre, comme beaucoup d'autres avec cette appellation de freudienne ou de lacanienne, ou que sais-je encore, c'est déjà beaucoup, mais que par là-dessus je doive encore coiffer un chapeau sous lequel je promets de faire "Événement", c'est littéralement trop ! Peut-on être freudien et faire événement ? Je vous demande un peu ?

Mon premier s'appelait "Etranger", mon deuxième "Réplique à (ou de ?) l'Etranger !! mon troisième "Charlatan" et mon quatrième "Guérison"... Quel sera donc le nom de mon "Tout" ? Trop tôt

sans doute pour le dire... et je vous en laisse la lecture.

Côté titres, on innove, côté Colloque, on colloque, comme le disait l'un de nous récemment. C'est-à-dire que l'on fait comme tout le monde, comme on a fait depuis toujours, rien de nouveau là-dedans. S'intituler Événement, c'est, comme je le disais : faire l'aveu d'un voeu de nouveau. Je dis voeu et non pas désir, qui serait un peu pompeux : aujourd'hui certains n'ont plus ni souhaits, ni voeux, ni envies mais du Désir, avec toujours un D majuscule. Voeu, comme disait Delaunay il n'y a pas longtemps. "Voeu de nouveau", qui comprend l'aveu : que l'ancien pèse, que l'histoire pèse, que le passé avec ses événements petits et grands pèse... et inhibe... ou fait souffrir de réminiscences. Entre ceux qui souffrent d'amnésie et ceux qui répètent sans même savoir à quel point ils répètent, la voie est étroite pour soigner les mémoires. Alors ? Il y a l'attente, l'attente inconsciente des événements qui viendraient magiquement faire borne en répétant, (mine de rien ?) ceux du passé. Attente inconsciente de la catastrophe, comme ces plaignants au long cours qui restent en analyse en attendant que le passé advienne. Par peur, mais aussi par espoir, que cette fois-ci, il en sera autrement, qu'il y aura enfin l'Événement qui fera coupure avec l'ancien et rendra toutes ces histoires du passé caduques. Qu'ils puissent enfin se consacrer à leurs affaires du moment, qu'ils puissent oublier enfin un peu. Quand le refoulement cède, l'oubli peut venir, pas avant. Mais que l'événement arrive, et l'on constate quelque temps après que ce n'était qu'une rechute : c'est qu'il n'y a pas d'événement qui fasse du neuf autre que le chemin lui-même. Que l'écart du cheminement par rapport à la voie tracée d'avance. Ce qui peut être neuf ce ne sont jamais que des *gestes*, des *actes*, des *pensées*. La création d'autres objets de pensée. Et c'est beaucoup. Mais l'attente de l'événement est toujours attente de la catastrophe, ou *idéologie d'une renaissance*. Ces gestes, ces actes, ces pensées feront par après-coup, événement ou non. A chacun aussi la capacité de le reconnaître comme tel.

Ainsi, pour ce qui nous concerne, d'un côté, l'aveu explicite et naïf d'un nouveau, et de l'autre, la pesanteur du passé qui fait répéter les mêmes formes et instaure, sans la nommer, l'attente comme symptôme. Temps arrêté d'une histoire, l'histoire de la psychanalyse, qui semble être figée dans l'attente. Ceci ne vaut pas que pour nous, mais au contraire, c'est ce qui nous rend semblables à tous les psychanalystes d'aujourd'hui avec leur remue-ménage, auxquels nous contribuons par ces Colloques. Il faut la nommer, même si cela ne fait pas plaisir : elle est attente d'un maître. Il y a là quelque chose qui dépasse de loin les positions singulières des uns et des autres. Il y a que la psychanalyse est née de cela, et que son histoire est très récente. L'attente d'un maître, ce pouvait n'être rien d'autre que l'attente de la mort. Rassurez-vous ! on n'y perd pas sa dignité. On la perd un peu, toutefois, lorsqu'un corps de savoir qui se concrétise en une activité professionnelle et se veut même une science, ne peut avancer qu'à coups de moments charismatiques. Le maître absolu est la mort et tous les maîtres ses figures provisoires. Rien de tel qu'un maître d'ailleurs pour croire qu'on est sorti de la croyance. Or, un créateur en Occident n'est pas un maître. Que ceci soit clair. Il a même très souvent une place très inconfortable. Freud ne l'était pas de tout temps. Mais il arrive qu'un inventeur devienne un maître : alors on peut se demander ce qui s'est passé.

Cela ne peut se faire dans n'importe quel domaine, et surtout pas n'importe quand. Il ne se choisit pas maître tout seul : *l'époque le choisit*. C'est-à-dire : le désir des autres, leur désir d'assujettissement. Cela est le plus fréquemment le cas dans tout ce qui touche au religieux et au politique : comme par hasard les domaines qui gèrent la mort sous prétexte d'aménager des règlementations de vie. Tout ce qui touche à ce que Freud avait appelé la masse. Il y a bien sûr aussi des maîtres en peinture et en musique, mais s'ils ont des élèves ou des admirateurs, s'ils font école, leurs élèves ne portent pas leur nom-propre. On n'est

pas Cézannien si on est élève de Cézanne, ni Matisse si on admire Matisse, tout au plus impressioniste, cubiste, ou abstrait. Ils sont créateurs, et maîtres reconnus, mais ne sont pas pères fondateurs. Par contre on est chrétien, bouddhiste, stalinien, trotskiste... là c'est autre chose. Le nom propre ne se colle pas n'importe où. Ce n'est pas le contenu, le spécifique, le trait différentiel qui nomme le groupe, ou l'élève, mais le nom du maître. En psychanalyse on est sans doute à un moment de passage\*. C'est pourquoi je posais la question du moment où l'on pourra être psychanalyste sans se dire freudien, jungien ou lacanien. Cela peut exister. Et d'une certaine façon on s'est voulu cela ; le nom que nous nous sommes donnés en est sans doute aussi un signe : *le nom d'Événement est venu là où se nomme le maître.*

Une remarque encore : cette histoire de "maître" semble être un phénomène plus particulièrement marqué dans le mouvement psychanalytique français, et Lacan y est évidemment pour beaucoup. Les anglo-saxons, s'ils connaissent aussi des histoires de manguilles institutionnelles, de clans, de tendances et de transferts à l'un semblent cependant avoir un peu échappé à ce phénomène. Il y a donc quelque chose de spécial en France. Mais au delà de ce constat, voici la question qui me travaille : il se trouve que les psychanalystes anglo-saxons (sauf les kleinien), ont largement abandonné la notion de Pulsion de Mort. Ils disent qu'elle ne leur sert à rien. Mais si l'on songe que c'est en même temps la pierre angulaire du processus même de la répétition, que Lacan est celui qui s'y est le plus fermement tenu, et qu'en général les psychanalystes en France l'ont maintenue, on ne peut pas éviter la question du rapport qui pourrait exister entre : 1) cette plus grande indépendance d'esprit, ou au contraire la tendance à la ratiocination et à la répétition d'un grand nombre de psy-

---

\* Moment de passage : quand la passe est passée, c'est passé, et quel sens aurait-elle eu d'avoir eu lieu, un par un, mais pour beaucoup, si cela n'ouvrait le chemin vers d'autres passages ?

chanalystes, et 2) la présence ou non dans les élaborations des uns et des autres de la Pulsion de mort comme facteur de pensée.

Jeter par dessus bord la Pulsion de mort donnerait alors plus de liberté, plus de jeu, voire plus d'innocence créatrice ? La seule présence de cette notion dans l'énonçable des choses de l'analyse rendrait-elle toute pensée comme contaminée par ce moment d'abstrait, abscons et apparemment inutile dans la pratique ? J'ajoute que chez bon nombre d'analystes on trouve la référence à une Pulsion de mort "maintenue", rabotée, réduite à son seul versant destructeur et agressif. Si l'on ne garde que ce seul aspect, la problématique de l'agressivité suffirait. Mais tout ce qui est compulsion de répétition, retour à l'inanimé, retour du même, automatique, bref, toute la part *muette* de la Pulsion de mort n'est pas prise en compte par les tenants d'une Pulsion de mort "maintenue", réduite à son seul versant destructeur.

L'ensemble des énoncés d'une certaine psychanalyse souffrirait alors de la présence de la Pulsion de mort s'accommodant trop bien de la figure du Maître comme Énonciateur suprême du discours analytique et seul garant de la vérité. Cela n'est pas gai, mais mérite d'être soulevé. La forme et le contenu ne peuvent pas être séparés, et c'est le moment de dire "qu'il n'y a pas de métalangage".

Comment produire facilement des théories locales, si, au bout du compte, il faut pour être cohérent, les situer par rapport à cette ultime différence du pensable, cette dichotomie intriquée que représentent ces deux antagonistes inséparables Eros et Thanatos ? Et comme c'est une notion que je ne suis ni prête à abandonner, ni à simplement "maintenir" sous sa forme abâtardie, vous comprendrez que tout ceci me tracasse.

D'où, me suis-je dit, notre attente de l'événement, à laquelle il serait bon de mettre un terme. Peut-être l'avez-vous

déjà tous fait sans le dire, mais je préfère le faire en le disant. Moyennant quoi, on peut garder le terme événement sans illusions latentes... L'attente...

En contre-partie de ce terme événement, il y a le "Collectif" : cela indique le pluriel, là où l'on pouvait attendre de l'Un. Encore un voeu sans doute...

L'attente de la Mère, et de l'amant, l'attente angoissée ou morne, décrite par Barthes, concerne l'individu dans son rapport singulier à l'Autre. Mais l'attente d'un groupe, de quoi est-elle faite ? A la place de la Mère, de l'amant : le Maître... ou l'Événement. La mort ou la catastrophe, la fusion de la masse dans un même amour ? A moins que ce ne soit l'attente d'un heureux événement ? Une renaissance ! (Verdiglione qui appelle ses grandes manifestations collectives "Deuxième Renaissance " a compris le truc).

\*  
\*   \*   \*

L'objet du psychanalyste et l'objet des psychanalystes n'est pas le même : en tout cas ils ne se recouvrent pas. Si pour l'analyste il y a l'objet qu'il a créé avec l'analysant, objet évanescent dont parlait Mélése, pour les psychanalystes l'objet reste la psychanalyse - et ce que tout un chacun met sous ce mot. Corps plein et imaginativement homogène, bonne image, quand il y a référence à un Maître : son nom, son oeuvre et son corps font unité apparente. Aujourd'hui, pour nous, l'analyse est un corps troué aux contours incertains. Cela peut angoisser, mais l'angoisse est parfois bonne à garder.

L'événement, le vrai, le grand, pourrait venir combler ces trous et donner des contours reconnaissables. Était-ce cela le voeu implicite ? J'espère que non.

On n'était pas complètement naïfs : on savait qu'au mieux ce serait l'affaire d'un moment privilégié, de moments privilégiés..

mais il y a tout de même ce mot qui fait illusion et espoir d'autre chose. *Événement* : il suffit parfois d'une voix pourtant et le miracle a eu lieu... L'analyse se met à exister, la présence d'un réel traverse une assemblée : un rêve. Encore que cela arrive bien sûr... pour tout un chacun et pas forcément au même moment. Mais si cela advenait vraiment comme moment fondateur, comme trace pour tous, et qu'elle s'inscrive comme moment inoubliable, bref comme Événement, alors "répétition en vue". On en redemande... *L'événement en tant que tel est traumatique*. N'oublions pas qu'il y a aussi de très bons traumas, on ne les appelle pas comme ça, c'est tout. Ainsi le coup de foudre ! Mais pas de panique... aucun risque. L'époque ne se prête pas plus à combler l'attente par un Maître que par un Événement de taille.

Voilà donc ce qui m'a paru être notre contradiction et une rechute. On ne peut, comme tout le monde, ni échapper à la répétition, ni à l'attente, et en même temps il y a ce vœu, pas si naïf que ça, d'en sortir, et de l'un et de l'autre, sans mégalomanie et sans mélancolie. Chacun pour soi, et "collectif" pour un "nous" imaginaire de surcroît. Comment faire trace et éviter la voie unique du destin funeste ? Travailler la mémoire pour que la rechute ne soit pas une raison de vivre. *L'attente pure est la jouissance de la pulsion de mort*. L'événement-trauma en est la récompense. Et le début de nouveaux recommencements. Seul le plaisir l'arrête. Et le plaisir est trivial. (On avait dit dans le temps, ceci est un souvenir encore, que la jouissance trouvait sa butée dans la castration symbolique. Exact, mais à voir ce qui se passe dans les groupes analytiques qui s'en réclament exclusivement, je préfère laisser ce "souvenir" pour l'instant me travailler encore un peu avant d'en faire ici étalage).

Que le plaisir fasse butée, même provisoire, n'est pas à négliger ; ni non plus à oublier l'ineestimable signe de guérison que peut être l'apparition du trivial enfin chez tout sujet souffrant.

Enfin disons qu'il y a tout de même des analyses qui se terminent. Et que l'événement dans l'analyse est un événement au long cours. On le constate après-coup. Il a eu lieu pendant longtemps. Un jour, l'attente n'est plus la même. Ce n'est plus la grande affaire... l'événement est passé. On attendra sans doute encore souvent, d'autres choses, des choses nommables, mais de toutes façons avec moins de ferveur. Le passé est passé.

Pour finir je voudrais juste vous raconter une histoire, une histoire qui n'est pas drôle, mais qui a eu lieu, et qui a lieu tous les jours. Elle est très actuelle, et vieille comme le monde.

Il y avait une fois une mère qui attendait son fils disparu. Tous les signes étaient là pour lui prouver que l'attente était vaine. Elle attendait encore. Un jour, la mort du fils lui a été annoncée très officiellement. "Puisque je ne suis pas morte de cette annonce, c'est que j'attends encore", dira-t-elle. Elle n'était pas folle. Elle n'attendait pas la réalité d'un fils vivant, mais en elle-même le devenir de cette mort. La fin de la vie de cette mort. Bien avant qu'il ne meure elle y avait souvent pensé. Elle l'avait appréhendée comme la chose la pire qui puisse lui arriver. Comme toutes les mères d'ailleurs, mais elle, pour des raisons de son histoire, un peu plus encore. Mais voilà, *c'est arrivé*. Il y a eu collusion entre deux attentes. Le rendez-vous avec le destin s'accomplit dans ces catastrophes là : *ce sont de vrais Evénements*, avec un E majuscule. Le rendez-vous avec le destin, celui qu'on appréhende le plus, est ce moment de catastrophe, où pour un être, il y a coïncidence entre : 1°) son attente fondamentale, qui est attente de la mort, 2°) le scénario d'un fantôme figurant l'énoncé d'une malédiction, et 3°) un événement de la réalité. L'attente est alors comblée. La chose a montré son visage, le désir n'a plus de chemins vers le trivial, et il peut se conjurer au singulier.

Cette mère a encore attendu longtemps la mort de son fils disparu. Elle a lâché prise tout doucement, à la longue, en s'accordant le droit de donner un peu de place à l'idée de hasard. En acceptant de penser que son destin n'était pas tout entier dans cette mort, même si c'était une partie d'elle qui s'en était allée. Il était mort de sa mort à lui, ce qui ne la dispensait pas de vivre sa vie à elle, fut-elle triste, jusqu'à sa fin autre, imprévisible.

Ce qui fait figure de destin pour chacun, est ce qui donne son centre de gravité à l'attente. Le destin est ce qui lie pour chacun ses différents objets d'attente. Leur trait unaire, pourrait-on dire. Ils ne se ressemblent pas, mais ils sont attendus de la même manière. Et si l'on parle en termes de structure, ne pourrait-on dire que la structure est aussi cette manière très particulière qu'a chacun d'attendre ? Que ce soit la rechute ou l'événement. Et pour ce qui est de l'analyse, c'est la manière très spécifique de reconnaître ou non en fin de compte, sa propre guérison. Entre la disparition d'un symptôme, ou sa simple modification dans l'économie particulière de quelqu'un, et la reconnaissance de cette modification, il n'y a pas coïncidence. Guérir du symptôme et guérir de l'attente ne coïncident pas.

Alors pour conclure, je reviens à ce qui m'avait empêché dans mon travail initial sur "maladie, malédiction, malheur"... : cette idée apparue en cours de route, de notre cheminement collectif, et l'idée saugrenue de l'Événement. Que notre vœu était de faire événement ; et la surprise de constater que l'Événement, je n'avais plus vraiment envie de le trouver au rendez-vous.

Paris

Le 7 mai 1985